

JADIS ET NAGUERE.

JADIS ...

Quand à Moirans revient le temps d'Idéklic, les gamins insolents barrent la route aux voitures et aux camions qui pétaradent en râlant de devoir contourner la ville. Par la fenêtre de son bureau, Monsieur le Maire entend monter des cris, des appels, des rires et de la musique. Moirans a douze ans. Alors, ceux dont les douze ans se sont ridés depuis un bon bout de temps battent prudemment en retraite et observent de loin les enfants-chats, enfants-tigres et enfants-papillons qui sortent en courant de la mairie. Mais comme l'enfance est contagieuse, une petite lumière que l'enchaînement des jours menaçait d'éteindre se ranime dans le regard des anciens et, pour peu que l'on prenne le temps d'aller s'asseoir à côté d'eux, pour peu que l'on prenne le temps de se taire quelques instants, les langues se délient et les histoires anciennes remontent à la surface. Jadis sur les bancs, des contes incroyables. Naguère, dans les bistrots, des tours pendables pour rigoler ensemble quand passe le facteur à la tournée de neuf heures. Ce sont ces histoires-là, vieilles comme les rides des mamies ou vertes comme un vin d'Arbois tout nouveau que je veux vous raconter aujourd'hui. Et toutes les histoires commencent par "Il était une fois..."

Il était une fois, jadis, il y a bien longtemps, du temps où la France était un Royaume dont les frontières buttaient aux premiers sapins du Jura, vivait à Moirans un docteur qui soignait les pauvres sans les faire payer et qu'on appelait le Médecin des Pauvres.

Quand commence mon histoire, c'est l'hiver. Un hiver terrible. Cet hiver-là, la neige était tombée en une couche aussi épaisse que les gentianes étaient montées haut l'été précédent. Le mont Robert semblait une boule ronde, énorme et douce, on n'y voyait plus la cime d'un sapin. C'était un hiver comme on n'en avait pas vu depuis des années, un soir à ne pas mettre un chien dehors et encore moins un docteur.

Vers dix heures, le médecin des pauvres avait nettoyé sa pipe de bruyère, enfilé son bonnet de nuit sur ses oreilles et plongé sous son gros édredon, persuadé que personne n'aurait le cœur à venir le déranger par une nuit pareille. Il devait être minuit quand des coups violents résonnèrent contre sa porte.

— Ouvrez! Docteur, ouvrez!

Le docteur alluma la bougie, chaussa ses galoches et marcha jusqu'à la porte qui tremblait sous les coups de poings. Quand on est médecin, on ne choisit pas ses malades et l'on se doit de répondre à tous, serait-ce au diable lui-même.

Il ouvrit la porte. Aussitôt, un bonhomme de neige se précipita et s'immobilisa devant la cheminée où le feu se mourait.

— Habillez vous, docteur. Habillez-vous chaudement et suivez-moi, fit le bonhomme de neige qui mesurait au moins deux mètres.

Le médecin des pauvres s'habilla. Le temps qu'il enfila son pantalon, qu'il serma sa ceinture de flanelle sur son maillot et qu'il boutonna sa veste, le bonhomme de neige avait fondu, laissant place à un homme aussi massif qu'un rocher, tout de gris vêtu et dont l'épaisse barbe blanche retenait encore quelques flocons. Le bon docteur reconnut immédiatement son visiteur : C'était Jörn, le capitaine des Gris qui commandait aux Suédois dans toute la région.

Mais ici, je vous dois une explication. Que vient donc faire un capitaine Suédois dans mon histoire? La guerre... Parfaitement, la guerre! Comme je vous ai dit, à cette époque le Jura vivait sous l'administration du roi d'Espagne et voilà que Louis XIV, le roi de France, celui-là même qui se prenait pour le soleil et ne savait rien des neiges de nos montagnes, avait décidé de le soumettre à sa loi. Il avait entendu parler de ce pays où l'on fabriquait un fromage divin entre tous et que l'on nommait comté, où l'on vendangeait les grappes lourdes qui donnaient naissance à un nectar des plus exquis qu'on disait Vin d'Arbois, et surtout, où l'on exploitait des mines de sel qui valaient plus encore que tout l'or que le roi d'Espagne avait volé aux indiens d'Amérique. Et vous savez ce que c'est... Les rois sont comme les enfants, toujours à lorgner sur l'assiette du voisin ... Voilà pourquoi Louis avait levé une armée de mercenaires suédois. Et voilà pourquoi le médecin des pauvres ne s'étonna qu'à moitié d'être réveillé en pleine nuit par un fils de viking, un officier géant dans un uniforme gris.

— Vous êtes prêt, docteur, demanda Jörn.

Le petit médecin prit sa mallette et hocha la tête.

— Alors, enfilez cette cagoule et laissez-moi vous conduire, fit le capitaine en tendant une cagoule de drap noir.

Et comme le petit docteur hésitait, le soudard lui enfila le tissu sur la tête et le poussa sans ménagement vers la porte.

Dehors, le vent soufflait en bourrasque. C'était une nuit sans lune, si noire que même les yeux grand-ouverts on n'y voyait pas à deux pas. Le capitaine Jörn hissa le médecin des pauvres sur la croupe de son cheval et l'étrange équipée disparut dans la nuit.

"Allons bon, me voilà bien, pensa le petit docteur. On aura eu vent de mon amitié avec Lacuzon et sa bande et voilà que les Gris ont décidé de me faire payer les services qu'en honnête médecin je leur ai rendus..."

Mais ici encore, et pendant que le cheval de Jörn galope, je vous dois une seconde explication. Si le roi Louis avait décidé de soumettre le pays, il se trouvait que, dans ce pays-là, nombreux étaient ceux qui ne voulaient pas être soumis... Les peuples sont comme des enfants qui veulent choisir la main qui les tient. Tout compte fait, celle du Roi d'Espagne était suffisamment lointaine pour n'être pas trop ferme et valait sans doute mieux que celle de Louis qui se prenait pour le soleil et ne comprenait rien aux neiges des montagnes. C'est un certain Lacuzon qui avait pris la tête de la résistance. Avec Curé Marquis que sa soutane n'empêchait guère de magner l'épée et le capitaine Varraux qui connaissait toutes les caches de la région mieux qu'un avare connaît ses poches, il avait réuni une bande d'hommes déterminés et courageux qui menait la vie dure aux Gris. Il leur arrivait parfois de laisser des plumes à la bataille et qui

donc allait-on chercher pour les soigner? Qui menait-on en grand secret dans la grotte au-dessus de l'Ain qui leur servait de repère? Le médecin des pauvres, bien entendu...

Et voilà pourquoi il tremblait, le petit docteur, sur la croupe du cheval du terrible capitaine des Suédois. Les Gris avaient dû apprendre par un espion qu'il connaissait l'emplacement de la grotte de Lacuzon et voilà qu'ils avaient décidé de le faire parler. Sans nul doute on le menait jusqu'à la salle des tortures. On allait lui griller la plante des pieds avec des charbons ardents, lui dilater l'estomac avec des litres et des litres d'eau qu'on lui enfournerait dans le gosier à l'aide un entonnoir en fer. Les suédois connaissaient des supplices si terribles qu'aucun Franc-Comtois honnête ne saurait les imaginer. Le bon docteur ne craignait pas la torture. Il avait vu souffrir tant de malades et il avait tenu la main de tant de miséreux à leur dernier instant qu'il savait que toute douleur trouve sa fin. Simplement, il avait peur d'avoir peur et voilà pourquoi il tremblait.

Le cheval galopa longtemps dans la nuit et le silence. La neige mangeait sous les sabots de la bête le bruit de leur course folle. On n'entendait que le vent qui sifflait et, de temps en temps, le craquement sinistre d'une branche de sapin cassant sous le poids de trop de neige. Enfin, le cheval s'arrêta. Jörn aida le docteur à descendre et le conduisit en le tenant par l'épaule comme on guide un aveugle.

Crissement des pas des hommes sur la neige dure d'une cour. Claquement des bottes sur la pierre. Grincement d'une porte. La chaleur d'un feu vivant et ronflant dans l'âtre. On devait être arrivé. Le cri déchirant d'une femme acheva de convaincre le bon docteur qu'il ne s'était pas trompé sur les intentions de son visiteur nocturne.

"Nous y voilà, se dit-il. Le feu ronfle qui me rôtira bientôt la plante des pieds. Par Hypocrate et Gallien, patrons des médecins, le moment est venu d'être courageux".

Il sentit alors le gant de fer du capitaine Suédois saisir la cagoule sur sa tête. Il respira du plus profond qu'il put en recommandant son âme à dieu, à diable ou à qui la voudrait et ferma les yeux.

— Au travail, docteur, fit la voix de Jörn en s'éloignant. Le bruit d'une porte qu'on referme... Puis le silence... Le médecin des pauvres n'osait encore ouvrir les yeux. Alors, la femme dont il avait entendu le cri en entrant haleta plus qu'elle ne parla.

— S'il vous plaît... Docteur... Je vous en supplie... Vite... Vite...

Le docteur ouvrit les yeux. Jörn avait disparu. Dans la cheminée brûlait un grand feu tranquille sur lequel on avait préparé une bassine où de l'eau bouillait. Sur un grand lit à baldaquin, la chevelure en bataille comme une cascade d'or sur l'oreiller si blanc qu'il semblait de neige, une femme était allongée, le visage plus blanc encore que l'oreiller où il reposait. De ses deux mains nouées elle tenait son ventre où s'impatientait un enfant. Le docteur ne vit d'abord que les yeux de la femme, deux grands yeux pleins de larmes et de joie, pleins de douleur et pleins d'amour, pleins de détresse et pleins d'espoir, pleins à cette minute de tout ce qu'une femme peut espérer et redouter à la fois tout au long de sa vie toute entière. Il ne fit ni une ni deux, ouvrit sa mallette et délivra l'accouchée.

L'enfant vint au matin sans que la femme et l'homme n'ait échangé d'autres mots que ceux de leurs regards. C'était une fille, une belle fille qui devait bien peser dans les sept livres. Dès qu'elle eut crié, Jörn réapparût dans la chambre, enfila la cagoule sur la tête de l'homme et le hissa sur son cheval sans même lui laisser le temps de se laver les

mains. Juste avant de monter à cheval, le bon docteur trébucha et se retint à un mur de pierres dures où sa main laissa une trace de sang, nette et claire, comme la signature de cette étrange nuit.

Le capitaine Suédois ramena sans un mot le brave homme jusqu'à la porte de sa maison et la vie reprit son cours.

Quelques semaines plus tard, à l'occasion d'une visite à la grotte où il était venu soigner un homme qui souffrait d'un mauvais coup d'arquebuse, le médecin des pauvres confia son étrange aventure à Lacuzon et à ses amis. On chercha un nom à la femme, un nom à son père, un nom au père de l'enfant; on passa en revue tout ce que la région comptait de coureurs de jupons et de filles légères; on imagina que le responsable du forfait pouvait être un suédois, bien qu'en règle générale les soudards ne se préoccupassent guère des suites de leurs orgies. On passa en revue toutes les hypothèses pour en arriver à la conclusion que la fille avait dû être engrossée par un officier des Gris et, qu'en ce cas, le bon docteur aurait tout aussi bien laisser crever et la mère et l'enfant... Tout le monde voulut mettre son grain de sel dans la conversation, excepté Curé Marquis qui prétendit ne pas vouloir se mêler de ces affaires sordides et vida à lui seul une demi barrique de vin blanc d'Arbois. Enfin, comme on était certain de rien, on oublia l'affaire pour penser à la guerre.

Et elle fut terrible cette guerre! Terrible et longue. Cinq ans, dix ans, quinze ans passèrent. Loin de chez eux, les Suédois perdaient peu à peu de leur hargne et de leur allant. Ils se contentaient maintenant de faire la fête dans les châteaux qu'ils avaient occupés et hésitaient à quitter leurs murs. D'autant plus qu'en quinze ans, il

semblait qu'aucune épreuve ne viendrait jamais à bout de la fougue des hommes de Lacuzon. "Franc-Comtois, rends toi!" exigeaient de plus en plus mollement les Gris. "Nenni ma foi!" répliquaient avec toujours plus de détermination les montagnards cachés dans les grottes.

Dix sept printemps après l'aventure du bon docteur et de l'accouchée, aucun d'eux n'avait pris une ride. Ils avaient à tout jamais l'âge de leur combat et quand vint le dix-septième hiver, Lacuzon décida de mener ses troupes à l'assaut des places fortes des mercenaires Suédois.

Entièrement vêtus de blanc de la tête aux pieds, les hommes de Lacuzon approchaient, plus silencieux qu'une averse de neige. Curé Marquis que sa soutane n'empêchait pas de grimper escaladait le premier les hauts murs et ouvrait la voie à ses amis. Ensuite, ce qui se passait à l'intérieur quand les hommes de Lacuzon fondaient à bras raccourcis sur les Suédois endormis, cela ne peut se raconter. Sachez simplement que "Pas de quartier " était le seul mot d'ordre et que Lacuzon et les siens ne quittaient les lieux que lorsque tout être vivant, soldat, homme, femme, valet ou bête avait cessé de vivre. Je vous l'ai dit, ce fut une guerre horrible et sans pitié. En trois mois, les hommes de Lacuzon attaquèrent cinq châteaux. Une seule personne fut épargnée.

C'était au matin de la bataille. La petite troupe ivre de sang et de carnage se regroupait dans la cour. Curé Marquis manquait à l'appel. Lacuzon, inquiet à l'idée qu'il aurait pu arriver un malheur à son ami, partit lui même à sa recherche en compagnie de Varraux. Il le trouvèrent dans la plus haute pièce de la plus haute tour du château, une pièce sans autres ouvertures que quatre petites meurtrières aux quatre points cardinaux.

Curé Marquis était allongé sur le sol, les bras en croix, la face contre terre. Ils le crurent mort. Il ne l'était pas. Curé Marquis pleurait. Il pleurait comme un enfant aux pieds d'une jeune fille au teint plus blanc que neige, immobile et raide comme une statue de marbre. Il pleurait à chaudes larmes et hoquetait des mots sans queue ni tête.

— Mon enfant.... Ma fille... Ma pauvre fille... Le bon docteur... Le brave docteur...

—Ton enfant, cette garce à Gris? gronda Varraux en sortant son épée. Tu perds le sens, Curé!

Mais d'un geste, Lacuzon retint le bras de son lieutenant. Son regard hésitait entre la fille si belle qu'en la voyant le pire des soudards se serait prit à rêver de paix, et la main ouverte de Curé Marquis où brillait une médaille en tout point semblable à celle que la jeune fille portait au cou.

Lacuzon comprit. Il comprit immédiatement que la jeune fille était l'enfant de Marquis, celle-là même que le médecin des pauvres avait accouchée dix sept ans plus tôt. Varraux releva le curé sur un signe de son chef, Lacuzon tendit la main à la belle, et ils redescendirent tous les quatre dans la cour où les attendaient les hommes.

Ce qui se passa alors est tellement extraordinaire qu'on a peine à le croire, au point que bien des auteurs ont préféré taire la chose jusqu'à aujourd'hui. Curé Marquis essuya ses larmes de ses deux mains et s'appuya un instant à l'endroit même où, dix sept ans plus tôt, le bon docteur avait trébuché. Alors, la tâche de sang qu'avait laissé la main du bon docteur et que dix sept années de pluie de vent et de neige n'avait pas réussi à effacer disparut soudainement du mur.

Pendant quelques secondes, dans la cour du château dévasté, on crut à la paix.

Le lendemain, la guerre recommença.

Curé Marquis se confessa. Oui, il avait été autrefois aumônier de ce château. Oui, la fille du châtelain était fort belle et peu farouche... Hé oui, sa soutane ne l'avait pas empêché... Le père avait découvert l'état de sa fille après que l'aumônier ait gagné le maquis. Il avait voulu que l'enfant vive mais que personne n'en sache jamais rien.

Lacuzon aima la belle. Curé Marquis bénit doublement leur union et le roi Louis releva les Suédois fatigués par des troupes plus jeunes et plus habiles. Bientôt, les hommes de Lacuzon furent vaincus. Ils furent vaincus par l'amour que leur chef portait à présent en lui plus que par les armes de leurs ennemis et c'est pourquoi, sans s'être jamais rendu, les Franc-Comtois sont aujourd'hui français.

Somme toute, l'histoire est assez banale. Ce qui l'est moins, c'est que les larmes du scélérat repentí soient venues à bout de la tâche de sang sur le mur....

ET NAGUERÉ...

Ainsi, si l'on raconte aux enfants les soirs d'hiver, les histoires extraordinaires de jadis, on colporte celles de naguère dans les cafés, devant un petit verre de sirop de bois tordu. Vous ne connaissez pas le sirop de bois tordu? C'est le vin, bien sûr, parce que les grappes poussent sur des cep si tordus qu'il faudrait être bien rond pour les trouver droits. Ces histoires-là, ce sont les vioules qui les racontent. Les vioules, on les rencontre par petits groupes au café de la poste où au zinc

de chez Fred. Ce sont eux qui m'ont dit qu'ils étaient des vioules. Et quand je leur ai demandé ce que cela voulait dire, ils m'ont répondu que c'était des sortes de meurailles, et ils se sont mis à me raconter toutes les bêtises qu'ils avaient faites du temps qu'ils avaient l'âge d'être les rois d'Idéklic. Ils m'ont dit comment, quand ils étaient bénots, Nano Boule, un jour, s'était sauvé de l'école en passant par le trou des tinettes, les W.C. qui donnaient directement sur la rivière. Ils se sont souvenus d'un 23 décembre où, fins saouls, le Matelot et Radio Monte-Carlo dansaient le rock dans la fontaine de la mairie, du jour où Lulu, - pas le Lulu Boule, l'autre, le frère à Bubu Machine -, le jour où Lulu avait collé du savon dans la fondue de ceux de Martignat et comment il avait dégaratté les égrevines pour échapper à la pintée.

Quand on est gamin, on croit toujours qu'on est le premier à faire des bêtises, mais les bêtises, c'est vieux comme le monde! Alors pensez si ça les fait rigoler, les vioules de Moirans, de voir au temps d'Idéklic débarquer des quatre coins de l'Europe des grands gosses qui font péter des pétards, des clowns qui jouent à tomber des chaises ou à se marier pour de rire à la mairie. Faire le clown et raconter des histoires, on a ça dans le sang, à Moirans, à moins que cela ne vienne du sirop de bois tordu.

Il y en aurait tant à dire! "A côté de ce qu'on a vécu, m'a dit une meuraille, la madeleine Proust, ça pèse pas!" Le bateau de bibis -les bibis, ce sont des petits sifflets de buis - le bateau de Bibi qui a bouché le canal de Suez. Dédé le plaisantin qui a inventé la première radio libre après la guerre et que les gendarmes n'arrivaient pas à coincer: "Allo allo, les gendarmes, où étiez-vous en 1940?" Je pourrais vous raconter comment les femmes d'ici pinent les trompettes avec des fagots de nusetière, l'histoire de la paye de

Clairbois et de la femme à Marcel, mais je préfère ne pas m'aventurer sur ce terrain. Plus que les oreilles des enfants, j'ai peur de faire rougir celles des grands qui ont tendance à écouter entre les mots. De toutes les histoires plus extraordinaires les unes que les autres et que j'ai entendues dans les cafés, je voudrais raconter celle du boa de Martignat. Vous ne saviez pas qu'il y a des boas à Martignat, à moins de dix kilomètres d'ici? Et pourtant c'est vrai. C'est Nano Machine, - pas le frère à Lulu mais l'autre, le cousin de Nani Camion, celui de Martignat - c'est Nano Machine, donc, qui en a vu un, un soir, en rentrant chez lui.

Ce soir là, Nano Machine avait éclusé force gorgeon de sirop de bois tordu en compagnie du Matelot, de Radio Monte-Carlo, de Papy Nani et de deux ou trois Boules qui s'étaient joints à la fête. A l'heure de rentrer se coucher, il avait serré son ventre dans sa grande ceinture de flanelle, il avait prit son bâton et s'était mis en route. C'était un beau soir d'été. La lune toute ronde faisait danser les ombres dans les sous-bois. Nano marchait comme un jeune homme. Malgré sa cinquantaine bien sonnée, il avait gardé ses jambes de vingt ans et l'esprit clair comme le vin blanc. Ce soir là, sa vessie... comment dire... ce soir là, sa vessie demandait grâce. Nano Machine s'engagea donc sous les arbres et dénoua sa ceinture pour se soulager. C'est alors qu'il le vit. Un boa! Un boa énorme qui rampait à ses pieds! Sa peau luisante brillait et ondulait lentement sous la lune avec un tout petit bruissement de feuilles. Nano resta pétrifié sur place. Il tenta un mouvement de retrait, mais dès qu'il bougeait, le serpent bougeait aussi. Pendant une bonne heure, l'homme et la bête s'observèrent immobiles dans la nuit. Sans doute, le serpent dormait. Très lentement, Nano commença à s'éloigner, pas à pas. Le

boa frémit comme un dormeur dérangé dans son sommeil, mais à force de patience, Nano Machine réussit enfin à regagner le chemin. Dès qu'il y fut, il se mit à courir comme un fou jusqu'à Martignat où il réveilla tout le pays par ses cris.

—Un boa! J'ai vu un boa dans le chemin!

On sortit aussitôt les fourches et les fusils pour une battue nocturne digne de la bande de Lacuzon. Et voilà tout le village fouillant et refouillant les recoins les plus sombres de la forêt. Toute la nuit, la montagne résonna de cris, d'appels et de coups de chevrotine. Au matin, chacun raconta comment il avait tué son boa. Comme il y avait bien cinquante hommes au village et que tous avaient voulu participer à la battue, cela faisait bien une cinquantaine de boas exterminés. Une véritable colonie!

A chaque fois les choses s'étaient passées de la même manière. Le serpent touché à mort avait fui et s'était enterré, de sorte qu'aucun n'avait réussi à ramener une dépouille au grand désespoir des femmes qui regrettaient toutes ces belles peaux perdues avec lesquelles on aurait pu faire de bien jolies ceintures.

C'est un gars de Moirans - peut-être Nano Boule, où le facteur, ou le Matelot, ou un autre- qui découvrit, deux jours plus tard, les restes de l'animal. C'était la ceinture de flanelle de Nano Machine. Sa belle ceinture de flanelle qu'il avait déroulée à ses pieds pour se soulager et que la lune avait animé. Depuis ce temps-là, ceux de Moirans appellent "Boas" ceux de Martignat et savent qu'il faut se méfier de la lune quand on rentre le soir la tête un peu trop pleine de sirop de bois tordu.

Évidemment, quand on les appelle "Boas", ceux de Martignat ne sont pas très contents. Alors, pour se venger, ils ont inventé une fable sur ceux de

Moirans. Ils racontent qu'un jour, le curé de Moirans cherchait un volontaire pour arracher l'herbe qui poussait sur le clocher de son église. Comme personne ne voulait prendre le risque de monter là-haut, on décida de hisser un veau. On tissa une belle corde de laine qu'on passa autour du cou de la bête et, le bedeau, aidé de quelques hommes, hissa l'animal jusqu'aux pattes du coq du clocher. C'était une bonne idée, la preuve, c'est que plus on tirait le veau par le cou, plus sa langue s'allongeait pour brouter l'herbe.

C'est incroyable les mensonges que les gens de Martignat peuvent inventer pour se moquer de ceux de Moirans. Bien sûr, cette histoire est totalement fausse. Aussi fausse que celle du boa est vraie. Celle-là, celle du boa, est aussi vraie que la vérité, et que le sirop de bois tordu me brûle le gosier si je mens...

Voilà... Vous savez aujourd'hui qu'Idéklic se termine les trésors qui se cachent sous le nez rouge des clowns, les paquets de bêtises qu'ils gardent dans leurs sacs à malice. Sachez donc qu'il n'y en a pas moins sous les moustaches des vieux et dans les rides des mamies.

J'ai vu mercredi dernier une petite vieille qui m'a raconté comment, en quatre vingt neuf années, elle avait appris à oublier de rire. Je ne serais pas menteur et je ne vous raconterais pas qu'elle disait cela avec un grand rire. Elle revenait de l'usine Favre où elle avait voulu regarder jouer les enfants. Si vous saviez! Si vous saviez le sourire que peuvent faire naître vos jeux sur le visage d'une petite vieille, vous ne penseriez plus qu'à jouer jusqu'à la fin de vos jours et le gouvernement reconnaissant pourrait bien vous coller une médaille.

Vous comprendriez aussi ce que voulait dire le vieux Victor Hugo quand il écrivait : "Il y a de la flamme dans le regard des jeunes gens, mais il y a de la lumière dans celui des vieillards."

Festival Idéklic Moirans.
© Dominique Lemaire 1992